

Helene Deutsch (1884-1982) et le cas de la légionnaire polonaise

¹Docteur en psychologie, EA 2374, Centre d'études en psychopathologie et psychanalyse (CEPP), Université de Paris VII-Jussieu, 11 bis, rue Eugène Jumin, 75019 Paris, France. gillestrehel@hotmail.com

Gilles TRÉHEL¹

Résumé

Helene Deutsch est une des premières femmes médecins diplômées en Autriche. Elle choisit la psychiatrie comme spécialisation. À Vienne, elle fréquente la clinique Wagner von Jauregg. Avec la guerre, la plupart des médecins hommes furent réquisitionnés, elle accède à un poste auquel elle n'aurait pu prétendre en temps de paix. Elle a le statut de « médecin militaire ». Dans ses écrits, elle évoque les femmes qui pendant la Révolution française prennent les armes. Dans l'histoire, la place des femmes à l'armée dépend de la législation ou des tolérances. Parmi les patientes dont elle va avoir la charge clinique, Helene Deutsch s'occupe d'une femme légionnaire. Elle fait référence dans son œuvre, à deux reprises, à celle qui, pour combattre, dissimula son sexe pour revêtir l'habit d'un homme. Le cas surprend par sa singularité. Cet article présente le parcours d'Helene Deutsch, son intérêt pour la femme légionnaire polonaise qui a été une de ses premières patientes, avant d'aborder la situation d'autres femmes guerrières.

Mots clés : Helene Deutsch, cas clinique, médecine militaire, histoire de la psychanalyse.

Helene Deutsch (1884-1982) and the Polish legionary

Abstract

Helene Deutsch was one of the first registered women doctors in Austria. She learnt psychiatry as a specialization. In Vienna, she usually worked at the Wagner von Jauregg private Clinic. As a consequence of the war, most men doctors were enrolled in military corps. This allowed Helene Deutsch to be granted a position as a military doctor, which she would not have obtained in a peace period. In her writings she evoked the women who fight during the French revolution. In her clinical practice she happened to treat a Polish legionary woman. Subsequently Deutsch referred two times to this woman who hidden her sexual identity in order to take part in combat, dressing up as a man. The case is remarkable. In this paper, we will present the life of Helene Deutsch, her case study on the Polish legionary woman, and data on other women in combat.

Key words: *Helene Deutsch, case study, military medicine, psychoanalysis history.*

Appuyons-nous sur deux documents pour présenter la vie d'Helene Deutsch, son ouvrage « *Confrontations with myself* » – traduit en français par « *Autobiographie* » – paru alors qu'elle a quatre-vingt-neuf ans (Deutsch, 1973) et la biographie que lui consacre Paul Roazen, à partir d'entretiens qu'il eut avec elle, de sa correspondance retrouvée et de ses recherches (Roazen, 1985). Helene est la fille de Wilhelm et de Regina Rosenbach (le nom polonais d'origine est « Rosenbachowa »). C'est la quatrième enfant du couple. Elle naît en 1884 en Pologne à Przemysl, une ville importante de Galicie (Deutsch, 1973), partie de la Pologne, intégrée à l'Empire austro-hongrois (Davies, 1984)¹. Helene termine sa scolarité, en 1898, à quatorze ans. Lors de ses jeunes années, elle rencontre Herman Lieberman, de seize ans son aîné, un militant et dirigeant socialiste polonais dont elle suit l'engagement.

À quatorze ans, son diplôme de fin d'études en poche, Helene est destinée à mener une vie oisive dans l'attente d'un mariage. Mais un tel destin ne lui convient pas, elle souhaite s'émanciper. En 1900, à seize ans, elle forge le projet de passer l'examen d'entrée à l'Université, appelé « *Abitur* ». Elle s'y prépare à Lvov, puis à Zurich. En février 1907, à vingt-deux ans, elle le réussit (Deutsch, 1973). Elle pense alors suivre des études de droit. Mais, à Vienne, les femmes étaient tenues à l'écart de cette voie ; elles le furent plus longtemps que pour suivre le cursus de médecine. Pour cette raison, Helene se résigne et s'oriente vers les études de médecine qu'elle commence en 1907 (Roazen, 1985). Elle est attirée par la psychologie et la psychiatrie. Son vécu lui apprend que la compréhension provient de la capacité d'emprunter le chemin qu'a suivi un autre, comme l'écrit Sartre dans « *Les Mots* », ouvrage qu'elle cite, c'est-à-dire de s'identifier à cet autre (Sartre, 1964). C'est en 1907 aussi qu'elle lit son premier ouvrage de Sigmund Freud (Deutsch, 1973).

Elle a une liaison avec Lieberman et se rend avec lui au Congrès International Socialiste de 1910 où elle rencontre de grandes

personnalités de l'époque dont des femmes charismatiques comme Rosa Luxemburg et Angelica Balabanoff qui auront une incidence sur elle (Tréhel, 2010a).

En 1910, Helene poursuit ses études à Munich. Le neurologue Joseph Reinhold, alors étudiant en philosophie, avec qui elle sympathise, l'amène à s'intéresser d'une façon plus approfondie à la psychanalyse (Deutsch, 1973). C'est à Munich, en 1911, qu'elle rencontre Felix Deutsch. Le couple part s'installer à Vienne, ils se marient l'année suivante. Elle obtient son diplôme en médecine sur lequel il y a une incertitude quant à la date : en 1912, selon son autobiographie (Deutsch, 1973) ou au début 1913, selon sa biographie (Roazen, 1985). Elle est l'une des premières femmes médecins en Autriche. Il n'est pas possible de considérer la vie d'Helene Deutsch sans faire référence à sa condition de femme, aspect d'autant plus important qu'elle déclare dans la préface de son autobiographie qu'elle aurait appelé son œuvre : « *une femme* » (Deutsch, 1973).

Présente à la clinique de Julius Wagner von Jauregg avant la guerre, le conflit mondial lui donne l'occasion – quoiqu'étant femme – d'accéder à un poste ainsi qu'à des responsabilités. Elle a un service et des malades. C'est à partir de son expérience de guerre auprès de femmes et d'enfants, loin de leur mari et de leur père, qu'elle réalise ses premières théorisations psychiatriques puis psychanalytiques (Tréhel, 2007a).

À consulter l'ensemble de ses écrits, on trouve trace, dans deux textes, l'un de 1921 et l'autre de 1944, d'une femme qu'elle reçoit en consultation pendant la Première Guerre mondiale. Celle qui fut l'une de ses premières patientes² eut donc une certaine place pour Helene Deutsch, raison pour laquelle elle attire notre attention. Phénomène surprenant et rare pour être souligné, il s'agit d'une femme légionnaire. Cette combattante dissimula son sexe pour porter l'uniforme. Le cas est si singulier qu'on l'imaginerait isolé. On trouve trace de ces femmes dans la période révolutionnaire, période chère à Helene Deutsch. Nous présenterons le parcours d'Helene, une des premières femmes médecins, la femme légionnaire et d'autres femmes guerrières.

1. En 1795, La Pologne est l'objet de partages entre l'Autriche, la Prusse et la Russie. La Pologne recouvra son indépendance après la Première Guerre mondiale ; il fallut près de 3 ans, de 1918 à 1921, pour délimiter son territoire (Davies, 1984). La Pologne avait souffert avec résignation du remaniement de ses frontières nationales. Les ravages politiques de ces partitions éveillaient un idéal ardent de libération nationale (Roazen, 1985).

2. Marie-Christine Hamon a identifié deux cas qui reviennent dans plusieurs passages : Nora et une femme non nommée. Se reporter à : Hamon M.-C. (2007). Préface, In Deutsch H. (1933-1970). *Les « comme si » et autres textes (1933-1970)* (pp. I-XX). Paris : Seuil (traduction française Orsot C., et Hamon M.-C.).

Helene Deutsch : une femme médecin

En 1896, l'État d'Autriche décide que les femmes, ayant reçu le titre de docteur dans une université étrangère, seront reconnues comme médecins et admises à l'exercice de la médecine si elles repassent leurs examens médicaux et si, dans le cas où elles ne seraient pas citoyennes autrichiennes, elles en obtiennent la nationalité. Gabriele Possaner a réussi son baccalauréat à Vienne et fut diplômée comme docteur en Suisse (1893), à Zurich. Désireuse de travailler en Autriche, elle revint l'année suivante à Vienne (Lipinska, 1900). Elle obtint l'équivalence de son titre acquis à l'étranger en 1897 (Bertin, 1989).

Les femmes n'étaient pas admises alors, en Autriche, à étudier dans les universités. Elles ne peuvent accéder aux cours de médecine de Vienne qu'avec l'autorisation du conseil professoral. Rosa Welt, reçue docteur en médecine de Zurich et sa sœur Emilie, candidate au doctorat de la même école suisse sont les deux premières à bénéficier de cette faveur qui leur est accordée, à titre exceptionnel en 1878 (Bertin, 1989). En 1895, 18 étudiantes commencent à suivre des cours dans les universités autrichiennes comme le révèle le « *Journal médical de Vienne* » – précision est donnée qu'il n'y en a pas à Vienne (Bertin, 1989). Leur présence est probablement le fait de ce même accord. C'est en 1897, écrit le Docteur Mélanie Lipinska, qu'un arrêté ministériel ouvrit aux femmes les portes des différentes facultés à la condition qu'elles aient le baccalauréat. Dans le cas contraire, elles ne pouvaient qu'être étudiantes libres (Lipinska, 1900). Un second arrêté ministériel confirme le précédent, en outre il est précisé que tous les cours de médecine et les examens sont désormais accessibles aux femmes. À Vienne, en 1900, la promotion comprend 12 étudiantes, en 1905 le chiffre est de 37 (Lipinska, 1930). D'après ses mémoires, l'année 1907, huit femmes « *seulement* » entrèrent à la faculté de médecine. Helene est l'une d'elles (Deutsch, 1973). Le nombre paraît faible, on s'en étonne. Il n'est pas précisé dans l'ouvrage de Lipinska. En 1910, il passe à 98, puis en 1915 à 512 (Lipinska, 1930).

Combien reçurent le diplôme de médecine ? En 1902, 3 femmes obtiennent la possibilité d'exercer ; en 1903, le nombre est stationnaire puis les années suivantes, il augmente insensiblement. En 1910, 12 femmes-médecins reçoivent des diplômes (Lipinska, 1930).

Helene Deutsch, dans son autoportrait, déclare que 3 des 8 femmes inscrites finirent leurs études (Deutsch, 1973), pour sa part, elle devient médecin en 1912-1913. À titre indicatif, Melina Lipinska écrit qu'en 1915, 35 femmes sont reçues docteurs (Lipinska, 1930). Célia Bertin note que c'est en 1908, qu'une viennoise est admise comme médecin auxiliaire dans un hôpital (Bertin, 1989). L'ensemble de ces données nous permet d'apprécier le parcours d'Helene.

La faculté de médecine de Vienne jouissait d'une réputation mondiale. Dans ses premières années d'études de médecine, Helene Deutsch fut impressionnée par les qualités des professeurs Hans Horst Meyer³ et Julius Tandler⁴ qui enseignaient respectivement la pharmacologie et l'anatomie. Tout le monde la respectait comme une bonne étudiante. À Munich, elle suivit les cours de psychiatrie d'Emil Kraepelin (Deutsch, 1973). La classification et les descriptions des maladies mentales par Kraepelin en font sa renommée (Roazen, 1985).

Elle écrit, dans son autobiographie, qu'avant l'arrivée de la guerre, elle fréquentait la clinique de psychiatrie et des maladies nerveuses de l'Université de Vienne, dirigée par Wagner von Jauregg. Elle y travaillait comme assistante « *à temps plein* » (Deutsch, 1973). La clinique était à cette époque le bastion de la psychiatrie à Vienne, un lieu hautement réputé. Wagner von Jauregg avait succédé à Richard von Krafft-Ebing. Il occupait le poste le plus prestigieux de tout l'Empire austro-hongrois (Roazen, 1985). Le mari d'Helene, Felix Deutsch, diplômé en 1908, avait commencé une carrière dans la « *médecine interne* » à Vienne. Le couple décide de rester dans cette ville. Helene projette d'y

3. Meyer a eu un grand impact sur la pharmacologie. De ses recherches découleront la théorie des narcoses de Meyer-Overton. Son enseignement fut réputé. Quatre de ses élèves vont gagner le prix Nobel : George Hoyt Whipple (1934), Otto Loewi (1936), Corneille Heymans (1938) et Carl Ferdinand Cori (1947). Se reporter à : E. Muscholl (1995). The evolution of experimental pharmacology as a biological science : the pioneering work of Buchheim and Schmiedeberg. *British Journal of Pharmacology*, 116, pp. 2155-2159.

4. Tandler accomplit une œuvre sociale de la plus grande importance. En tant que sénateur de la ville de Vienne, à partir de 1920, il contribuera par sa politique à la mise en place de différentes structures d'aide tournées vers différents publics comme les enfants et adolescents, les couples et les mères, ou encore les tuberculeux. Se reporter à l'ouvrage sous la direction de Maitron J. et Haupt G., (1971). *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier international, I. Autriche*. Paris : Les Éditions ouvrières.

faire carrière, ce qui est alors pour une femme des plus ambitieux.

À ses débuts à Vienne, elle avait été frustrée d'avoir peu accès aux cas relevant de la psychiatrie. On ne confiait aux femmes de cette époque que des cas théoriques (Roazen, 1985). La psychiatrie allemande était plus reconnue que celle d'Autriche. Par ailleurs, voulant se former à la psychologie expérimentale, elle part à Munich, en février 1914, pour faire un stage chez Kraepelin. Elle écourte son stage, ne trouvant pas les appuis qu'elle souhaitait. Sachant qu'elle pouvait rencontrer les mêmes patients à Vienne, et désireuse de retrouver son mari, elle se décida à quitter Munich et rentra à Vienne à la mi-avril 1914 (Roazen, 1985). Après son passage à Munich, l'intérêt d'Helene pour l'expérimentation avait diminué (Deutsch, 1973). Elle a alors le désir de créer une institution pour jeunes filles, ce projet ne verra pas le jour. Helene est à la veille de ses trente ans.

Devenue médecin, il lui faut choisir une spécialisation. Elle opte pour la psychiatrie (Deutsch, 1973). Elle envisageait d'intégrer le Service de neurologie dans la clinique de Wagner von Jauregg. Elle voulait aussi continuer à suivre des cas psychiatriques. Elle eut l'idée d'assister au « séminaire » psychanalytique de Victor Tausk, lequel avait de solides connaissances en psychiatrie (Roazen, 1985). Le fait d'être une femme la limitait dans ses possibilités d'accès à de hauts postes de responsabilité en psychiatrie.

La clinique de Wagner Von Jauregg

À la Clinique de l'hôpital général, haut lieu de la psychiatrie, Helene Deutsch côtoie Wagner von Jauregg. Kurt Eissler rappelle quelle place éminente fut la sienne, on lui doit la prophylaxie du goitre et du crétinisme par les sels iodés. Il découvrit la guérison de la paralysie générale par l'inoculation de la malaria. Pour cette dernière découverte, il obtint le prix Nobel en 1928 (Eissler, 1979). Freud et Wagner von Jauregg avaient fait leurs études ensemble (Jones, 1957), mais ce dernier rejetait la psychanalyse. Comme le précise Helene Deutsch, ses critiques étaient limitées à des apartés moqueurs. Il n'en allait pas de même des professeurs ambitieux entourant Wagner von Jauregg qui se donnaient du mal pour dénigrer Freud (Deutsch, 1973). D'autres médecins à la sensibilité différente et intéressés par la psychanalyse, comme Otto Pötzl, travailleront à la clinique.

La vie de la clinique est marquée par des centaines de nouveaux patients qui provenaient

des hôpitaux militaires débordés, comme l'écrit Helene Deutsch dans son autobiographie (Deutsch, 1973). Pour ce qui est des lieux de soins, il est demandé aux cliniques privées, pendant la guerre, de se mettre à la disposition des autorités militaires, ce que fait la clinique de Wagner von Jauregg (Eissler, 1979). Il soigne des soldats pour le compte de l'armée mais conserve son statut de civil (Eissler, 1979). Il dit avoir vu certainement plus de mille lésions crâniennes pendant la guerre (Eissler, 1979). À la clinique, il y avait aussi des victimes du choléra -maladie qui se répandait sur le front – qui mouraient par centaines (Deutsch, 1973).

Pendant la Première Guerre mondiale, la plupart des médecins hommes furent réquisitionnés pour accomplir leur devoir militaire de réserve, et beaucoup d'entre eux furent expédiés sur le front. Helene Deutsch est jeune diplômée avant la guerre. Sur qui peut-elle s'appuyer dans ses premières années d'exercice ? Sur Pötzl. Elle le décrit comme « *extrêmement doué et érudit* ». Elle écrit : « *il [lui] apprit beaucoup de choses* » par ses connaissances en psychiatrie (Deutsch, 1973, p. 141). Elle le qualifie par ailleurs d'emporté et d'impatient. Son attitude intolérante envers les soldats envoyés du front suspectés de tirer au flanc est précisée dans une note. C'est un épisode sombre dans l'histoire de la psychiatrie de Vienne (Deutsch, 1973). Pötzl travaillait avec les civils. Intervint-il auprès de militaires ?

Peut-être en attribuant ces actes à Pötzl s'agit-il d'une erreur, dont Helene Deutsch prévient le lecteur de son autoportrait ? (Deutsch, 1973).

Nous savons qu'il y eut, dans ce même lieu, le Docteur Michael Kozlowiski dont le comportement avec les possibles simulateurs fut pointé lors de l'enquête sur les pratiques médicales à la clinique (Eissler, 1979). En dehors de Pötzl, Helene Deutsch peut aussi s'appuyer sur Tausk qui avait passé un certain temps à la clinique universitaire (Eissler, 1983). Tausk était son condisciple et un ami d'Helene et son mari (Roazen, 1985). Il pratiquait la psychanalyse à Vienne quand arriva la guerre. Il débute son activité de médecin militaire le 2 août 1915 (Eissler, 1983). Durant la guerre, il se met en danger pour sauver des vies (Freud, 1919f). L'originalité de son apport à la médecine militaire tient à sa compréhension du phénomène de désertion et à sa théorisation sur les psychoses de guerre (Tréhel, 2006a) dans laquelle il présente les pourtours de cette entité clinique et montre la complexité de la pathologie traumatique (Tréhel, 2011). Entre Pötzl d'un côté et Tausk de l'autre, Helene Deutsch

peut partager sa pratique avec des médecins ayant une posture radicalement différente quant aux soldats.

Nous avons vu qu'Helene Deutsch avait été en formation à la clinique de Kraepelin, ce qui lui avait sûrement donné de solides bases nosographiques. Le traité de psychiatrie de Kraepelin connaîtra de nombreux ajouts au fil des éditions, ainsi dans la 5^e, il y intègre la « *névrose d'effroi* ». Dans la 6^e édition qui est celle de référence, il la rattache à la « *névrose traumatique* » d'Hermann Oppenheim et l'hystérie traumatique de Jean-Martin Charcot (Barrois, 1988). Dans un article de 1942, elle montre sa connaissance conceptuelle. Elle discute des états de choc suite à des opérations chirurgicales avec le diagnostic de « *névrose d'effroi* » et de « *névrose traumatique* » (Deutsch, 1942).

Par son activité à la clinique Wagner von Jauregg, Helene Deutsch avait une pleine connaissance des soins prodigués aux blessés de guerre. Freud, en 1920, dut écrire un rapport d'expertise sur les pratiques médicales lors de la guerre (Freud, 1920 [1955c]). Il exprimait la difficulté qu'il y avait pour les médecins de se trouver aux services de soins qui leur étaient étrangers (Freud, 1920 [1955c]). On peut faire l'hypothèse qu'il dut s'appuyer sur les disciples occupant des fonctions de médecins militaires et parmi eux Helene Deutsch. On sait par les minutes de la Société psychanalytique de Vienne, qu'à une séance où sont présents notamment Freud, Pötlz et Helene Deutsch, est fait un compte rendu sur les « *Expériences faites avec les névroses de guerre* » de Wagner von Jauregg (Les premiers psychanalystes, 1983, séance du 14 décembre 1917). Freud accepta Helene Deutsch comme patiente en août 1918 tout en la mettant en garde sur les difficultés qu'elle rencontrerait en restant dans la clinique à cause de l'opposition de Wagner von Jauregg à la psychanalyse. La situation fut résolue trois mois et demi après avec la fin du conflit. Elle cessa d'être médecin de guerre le 12 novembre 1918 (Roazen, 1985), au lendemain de l'armistice France-Allemagne. Elle resta quelque temps à la clinique sans titre avant d'arrêter de fréquenter ce lieu. Notons qu'à la suite elle fut nommée pour deux ans à un poste d'assistante dans le service neurologique du professeur Karplus (Roazen, 1985).

La psychanalyse d'Helene Deutsch commence donc en août 1918 et dura environ un an. Freud mit un terme à cette analyse pour reprendre un de ses anciens patients, « l'Homme aux loups » en novembre 1919 (Jones, 1955) et

considérant qu'Helene n'en avait plus besoin. Durant cette année, elle fait part à Freud de ses difficultés personnelles et celle qu'elle rencontre avec ses propres patients en analyse (Deutsch, 1973). Il nous faut relever son investissement important pour les personnes venant la voir en consultation (Deutsch, 1973).

Femme médecin militaire

Comme le montre l'historienne Françoise Thébaud, la guerre bouleverse la vie des femmes⁵ en leur ouvrant globalement l'accès à des activités professionnelles qu'elles n'avaient pas auparavant (Thébaud, 1986).

En France, écrit l'historienne Yvonne Knibiehler, les femmes médecins ne sont pas acceptées dans les hôpitaux militaires. Elles ont à remplacer leurs confrères masculins à l'arrière (Knibiehler, 2004). Il y a malgré tout quelques rares exceptions, le Dr Marie Wilbouchewitch-Nageotte qui œuvre au Val-de-Grâce, le Dr Augusta Klumke, épouse du Dr Jules Déjerine, aux Invalides. Et même le Dr Tissot-Monod dirigera seule un hôpital militaire à Lyon (Thébaud, 1986).

En Allemagne, Melina Lipinska écrit : « [...] les femmes n'étant admises au front qu'exceptionnellement, remplacèrent leurs collègues à l'intérieur du pays de différentes manières. Certaines furent assistantes dans les cliniques universitaires ; beaucoup exercèrent dans les hôpitaux et cliniques privées. » (Lipinska, 1930, p. 199).

En Autriche, l'État « [...] appréciait mieux les services des femmes docteurs que l'Allemagne ; on leur a confié des postes importants dans les hôpitaux militaires. » Sont nommés dans cet ouvrage celles qui ont trouvé une mort glorieuse comme « [...] les docteurs Célestine Lôwe et Régina Rozen qui travaillaient à l'hôpital militaire n° 6 ; à Vienne à l'hôpital 8, il y avait Mme Irma Schütz ; à l'hôpital 1, dans le service des maladies infectieuses, Mme Jenny Adler-Herzmarck.

Dans le faubourg de Vienne-Siemering, à l'hôpital militaire, Mme Anne Kogut était chef du service chirurgical. Son nom faisait présumer qu'elle était polonaise. Non loin de Vienne, à Linz, Mme Klara Sprecher travaillait dans le service chirurgical et celui des maladies internes de l'hôpital militaire. Enfin à Gratz nous relevons trois noms de victimes du devoir

5. Elle bouleverse aussi les rapports maternels. Se reporter à Knibiehler Y., Fouquet C. (1980). *L'histoire des mères du Moyen-Âge à nos jours*. Paris : Éditions Montalba.

professionnel. Le docteur Lydia Moschek, morte du typhus exanthématique contracté en soignant les malades à l'hôpital ; Mme Fanny Geboth de Gratz et Mme Ella Barsl, assistante à l'Institut d'hygiène de l'Université de Gratz. » (Lipinska, 1930, p. 202-203).

En 1912, Helene Deutsch fréquente la clinique de Wagner von Jauregg. Son antériorité dans le lieu lui confère une légitimité. Elle fait partie de ces quelques femmes en Autriche qui accèdent à un poste important⁶. Helene Deutsch prend la responsabilité du pavillon psychiatrique des femmes et des enfants.

Dans le certificat de travail dont nous avons déjà parlé, Helene Deutsch est employée comme « médecin militaire » (Roazen, 1985) mais reste une civile. Ce statut militaire lui était difficile à supporter. Elle écrit que son travail en tant que médecin de guerre éveillaient en elle de profonds sentiments de culpabilité. Elle était impliquée dans ce conflit bien que son idéologie y fut totalement opposée. Elle avait même l'impression d'être une « criminelle de guerre » (Deutsch, 1973). Cette activité s'opposait aux idéaux qu'elle défendait lorsqu'elle fréquentait Liberman et ceux qui avaient été exprimés au Congrès socialiste international de 1910, d'avant la guerre (Tréhel G., 2010a).

Son activité est conséquente, elle écrit : « *Il ne resta plus que le professeur O. Pötzl et moi pour partager l'énorme charge de travail à la clinique.* » (Deutsch, 1973). Le peu de professionnels qu'il y avait dans le service de psychiatrie et le fait que l'institution de soins devait continuer à fonctionner, permettent d'imaginer la quantité de travail qu'elle dut réaliser au long de ces quatre années de guerre. De plus, les quelques médecins affectés au fonctionnement du service, étaient des généralistes âgés qui n'avaient que très peu de connaissances en psychiatrie.

En permettant aux femmes d'accéder à des postes réservés alors aux hommes, la guerre a provoqué, comme le note l'historienne Michelle Zancarini-Fournel, un brouillage des identités masculines et féminines. La démobilisation des femmes en novembre-décembre 1918 est dans la logique d'une situation provisoire qui se termine (Zancarini-Fournel, 2004). Lorsque Paul Schilder revint du front, Wagner von Jauregg qui voyait en lui un chercheur fécond et original lui donna

6. Dans la clinique de Wagner von Jauregg travailla le Dr Olga Knopf comme il apparaît dans un ouvrage d'Eissler mais ce dernier ne mentionne pas de quel poste il s'agit (Eissler, 1983).

le poste qu'occupait Helene Deutsch. On doit à Schilder notamment « *L'image du corps. Étude des forces constructives de la psyché* » (Schilder, 1935).

Pour cette première activité professionnelle, elle obtient la reconnaissance de son patron, Wagner von Jauregg, mais elle ne fait pas mention d'honneurs qui lui auraient été rendus. Certaines de ces femmes, précise Méлина Lipinska, reçurent des décorations, voire même la plus haute donnée à des médecins, l'ordre de François-Joseph avec les insignes de la croix pour mérites militaires (Lipinska, 1930).

Elle prend en charge ou soigne un grand nombre de malades. La guerre est au centre de sa pratique et de ses premières théorisations (Tréhel, 2007a). Dans l'après guerre, Helene peut dans son travail voir l'impact du conflit. Dans ses textes ici et là, il est question à propos de patients, de souvenirs des privations dues aux pénuries (Deutsch, 1930) ; de souvenirs de guerre qui se trouvent liés à la représentation infantile selon laquelle l'issue de la guerre se trouve entre les mains du père (Deutsch, 1928) ; de vision de scènes de violences comme des viols qui influèrent sur la vie fantasmatique (Deutsch, 1930).

Il faut noter que par ailleurs, tout au long de la Seconde guerre, Helene occupa un poste important à la clinique psychiatrique du *Massachusetts General Hospital* que dirigeait le Dr Stanley Cobb (Deutsch, 1973) elle a alors un statut de civil. Dans ce lieu elle y réalise de nombreuses observations (Roazen, 1985) qu'elle intègre dans « *La psychologie des femmes* » travail considérable en deux volumes qui est publié en 1944 et 1945 (Deutsch, 1944, 1945). Dans les deux conflits mondiaux, Helene Deutsch occupe donc des postes clés, qui lui permettent d'évaluer les conséquences psychiatriques de la guerre sur ces femmes. Dans un texte de 1928, Helene Deutsch écrit que dans la guerre, les femmes n'étant pas au combat, la satisfaction des pulsions sadiques leurs fut épargnée, mais s'exprima par des fantasmes (Deutsch, 1928). Il en va autrement pour les femmes qui guerroyaient.

Femmes en armes

C'est dans un passage sur « *La psychologie des femmes* » qu'Helene Deutsch parle de ces femmes. Dans les pays frappés par la guerre, l'activité est suscitée par les instincts de protection maternelle les plus profonds. Ces instincts empruntent pour s'affirmer un masque masculin. Lors de la campagne face

aux armées de Napoléon, « [...] *En 1812, les paysannes russes ont fait, aux côtés de leurs maris, une guerre de guérillas, portant souvent des vêtements d'hommes [...]* » écrit-elle (Deutsch, 1945, p. 321). Dans une communication de 1970, elle se réfère aux femmes qui lors de la révolution française manifestèrent leur agressivité ; agressivité qui venait du fait que leurs enfants étaient affamés alors qu'il y avait luxe et abondance autour d'eux (Deutsch, 1970).

La période révolutionnaire a été marquée par la famine. Catherine Marand-Fouquet, dans un ouvrage sur les femmes dans la révolution, rappelle ce moment où ces femmes marchèrent de Paris à Versailles en octobre 1789 pour réclamer du pain. Certaines d'entre elles voulurent à cette période accéder à un autre statut. C'est ainsi qu'en 1792, les femmes apportèrent à l'Assemblée Législative une pétition demandant à former une milice défensive, et que pour ce faire elles reçoivent un entraînement et des armes. Le projet jugé trop hardi fut refusé. Quand Théroigne de Méricourt voulut quelques jours plus tard former une légion féminine, elle fut molestée par la foule. Quelques mois plus tard, Olympe de Gouge défila en tête d'une petite troupe de citoyennes armées. Elle fut brocardée (Marand-Fouquet, 1989). Lors de la révolution, des « *clubs de femmes* » virent le jour. Pour Marc de Villiers se créèrent en province des « *compagnies d'amazones* » de « *citoyennes françaises* » comme par exemple à Valence, Orléans, Lons-le-Saunier (de Villiers, 1910). Mais lors de la guerre, les femmes qui guerroyèrent relèvent plus pour Catherine Marand-Fouquet de cas particuliers (Marand-Fouquet, 1989).

Entre hommes et femmes, les frontières sont déterminées⁷. La répartition des rôles ne donne pas aux femmes la possibilité de se battre. C'est pourtant ce que certaines d'entre elles vont faire. Leur présence est attestée dans des textes de mémorialistes, chroniqueurs et historiens de l'époque, elle a été étudiée depuis dans des travaux historiques. Au total 81 femmes ont été dénombrées dans les archives parisiennes, à cela il faut en ajouter d'autres en province (Steinberg, 2001). Sur

7. L'historienne Dominique Godineau rappelle que, jusqu'à la fin du XVII^e, l'armée n'est pas coupée de la population, elle loge même chez l'habitant (Godineau, 2004). Au début du XVIII^e siècle, l'historienne Arlette Farge, en s'appuyant sur des représentations de l'époque, montre que l'on retrouve cette présence féminine auprès des hommes de troupe dans les camps (Farge, 1996). Les relations deviendront à la suite plus marquées entre soldats et civils.

ce recensement de 81 combattantes, 3 figures s'imposent. Certaines combattent sans cacher leurs identités comme Rose Cailleau, cavalière des armées de Charrette. D'autres alternent allers retours entre identité masculine et féminine. Renée Bordereau dite Brave l'Angevin, vendéenne des Mauges en est l'exemple, elle adopte une attitude ambiguë et changeante. Enfin, 16 d'entre elles, note l'historien Jean-Clément Martin, dissimulent leurs identités. Par exemple, le chevalier de Houssay est en fait Louise de Benne qui, pendant 4 ans avec son mari, sert dans les armées de Condé. Fait prisonnier à Quiberon, le chevalier s'échappe en revêtant des habits féminins. Rose Bouillon, Marie-Louise Duguet, Bastienne Escalier, Anne Quatresous portent des habits masculins et donnent le change pendant plusieurs mois ou années (Martin, 2006).

Comment la dissimulation de cette identité peut-elle perdurer dans le temps ? La conjonction de plusieurs facteurs y participe. Tout d'abord le corps de ces femmes guerrières n'est pas empreint de féminité (Martin, 2006). La beauté est associée au sexe féminin, une femme laide se fondera plus facilement dans un groupe d'hommes (Steinberg, 1999). Sophie Julien a des « traits masculins ». Le visage de Thérèse Figueur porte des traces de petite vérole (Martin, 2006). La procédure d'enrôlement est très rudimentaire, la visite corporelle est expéditive. La taille de la recrue est mesurée, une haute taille donne une chance d'être apprécié comme soldat (Steinberg, 1999). Pour maintenir cette illusion, quelques artifices sont sûrement utilisés. Pour ce qui est de l'habit, à cette époque le port du vêtement est ample, l'uniforme fait le reste. Dans le groupe d'hommes, l'ardeur au combat légitime la place. Parmi leurs motivations figure une importante adhésion aux idées patriotiques. Parfois c'est aussi pour se rapprocher d'un parent : un père ou un mari. La présence de celui-ci facilite leur intégration. Il y eut des tolérances dans les troupes ou des consentements discrets (Martin, 2006).

À quelle occasion leur identité dissimulée est-elle révélée ? C'est généralement par une maladie ou une blessure nécessitant des soins médicaux (Marquant-Fouquet, 1989), ou par la perte du protecteur et complice de ces arrangements (Martin, 2006). Les autorités militaires se montrent indulgentes dès lors que peut être attestée une conduite « sage » de soldat et non de prostituées (Godineau, 2004).

Pour appréhender ce qui dut être la complexité de leur quotidien, il faut se tourner vers des mémoires qui sont quelque peu romancés ou

des romans mêlant à des événements véritables un fond d'enjolivement (Steinberg, 2001). Dans cette littérature citons l'« *Histoire de la dragone (sic)* » écrit sous le couvert de l'anonymat – signé par M.M.. Le roman relate la vie de Geneviève Prémoy qui, sous le nom de chevalier Baltazar, réalise actions militaires et aventures. De nombreuses rencontres avec des femmes en quête d'amour ponctuent cette histoire et partagent le chevalier entre le souci de ne pas blesser les élans tendres et celui de préserver son statut. L'une d'elles, d'une beauté accomplie voulut faire de Baltazar sa conquête. Aux esquives du chevalier, elle le mit en demeure de se prononcer, lequel embarrassé ne put trouver la nuit suivante le sommeil. Le lendemain elle le sent balancé par ses hésitations. Il s'en remit à elle, lui confiant son histoire, se découvrant à ses yeux (M.M., 1703). Mentionnons aussi l'histoire d'un « *Ancien du 15^e dragons. Thérèse Figueur dite Sans-Gêne* ». À vingt ans, elle est incorporée au 15^e régiment de Dragons et y fait des manœuvres à Castres. Là, le citoyen Sans-Gêne y rencontre une jolie fille de 16 ans, l'enfant d'un jardinier de la ville et l'amène à danser le soir. Sans-Gêne en amant timide et délicat, s'en tient aux compliments et aux protestations tendres, tout au plus au baiser cueilli à la hâte au moment des adieux. Ces amours innocents vont durer quelque temps avant que le père de l'enfant séduit demande pour réparer la faute de Sans-Gêne que ce dernier épouse sa fille. La situation se résoudra par le dévoilement de l'identité cachée de la femme-soldat (Figueur, 1842). Dans ces deux romans l'ambiguïté des situations et le quiproquo sont entretenus et mis en avant, le trait est forcé. Dans la réalité, il est pensable que ces femmes vêtues en hommes durent être confrontées à des situations pour le moins complexes.

Helene Deutsch écrit que l'une des méthodes pour maîtriser la peur, méthode appliquée en temps de guerre par les individus et les collectivités, consiste en une participation active aux événements (Deutsch, 1945), donc de faire la guerre. Par ailleurs, elle note qu'il est hors de doute que bien des femmes saisissent l'occasion d'être masculines, occasion que leur offre la guerre, pour satisfaire le secret désir qu'elles en ont (Deutsch, 1945).

Femmes soldats dans la Première Guerre mondiale

La place des femmes au front ou à l'arrière est fonction d'une acceptation politique. En France par exemple, les casernes et les emplois de

bureau au ministère de la Guerre sont ouverts parcimonieusement en 1916 (Thébaud, 1992), l'État ne légiféra ni ne toléra de femmes dans les rangs. Une jeune anglaise s'étant coupée les cheveux et ayant revêtu un costume réussit à se mêler aux aviateurs de Pau. Signalée à la gendarmerie, elle est immédiatement rapatriée (Thébaud, 1986). Les femmes contribuèrent de plusieurs manières à la guerre en participant en particulier à la résistance⁸.

La réglementation diffère d'un pays à l'autre. Plusieurs des femmes qui firent le coup de feu nous sont connues. Le colonel Romain dans « *Les guerrières* » (Romain, 1931) en a recensé un certain nombre, que l'ouvrage de la Fédération Interalliée des Anciens Combattants auxiliaires féminines (FIDAC, 1934) complète. En Serbie, les femmes désireuses de se battre n'ont pas besoin de se dissimuler pour être intégrées à l'armée. Elles sont d'ailleurs, comme le spécifie Françoise Thébaud, habillées en costume masculin (Thébaud, 1992). Dans les rangs serbes, on trouve les femmes ayant eu un comportement héroïque : Mademoiselle Jioka Tersitch, qui gagna des galons de sergent, fut blessée quatre fois ; une autre jeune fille nommée Milounka, qui prit part aux combats en Bosnie, en Albanie puis en Salonique, fut blessée à la tête puis aux jambes, et devint pour sa vaillance sous-officier (Romain, 1931 ; FIDAC, 1934) ; une Anglaise dont le nom n'est pas cité qui s'engagea dans l'infanterie gagna des galons de sous-lieutenant et fut blessée (Romain, 1931). Mentionnons aussi ces autres femmes soldats. La komitaddji Hélène Chaoulitch fut activement recherchée par les autorités autrichiennes ; pour lui faire avouer le refuge de sa fille son père fut plusieurs fois torturé (FIDAC, 1934). Lioubitza Tchakaritch fut tuée lors d'une mission en Serbie dans laquelle elle devait faire passer un message via la Bulgarie. Les actes intrépides de Mara Peytchitch-Koucharka, komitaddji depuis 1896, sont rapportés dans les chants nationaux ; sa fille fut torturée en représailles par les Bulgares. Mora Pavkovitch, pour venger la mort de son mari et de son père, lutta dans les premiers rangs (FIDAC, 1934).

La présence de femmes héroïques est mentionnée dans d'autres armées comme en Pologne, Madame Halina Bruzovna s'engagea dans les lanciers polonais pour suivre

8. Se reporter à : Thébaud F. (1986). *La femme au temps de la guerre de 14*. Paris : Éditions de la Seine, 1994 ; Binot J.-M. (2008). *Héroïnes de la grande guerre*. Paris : Fayard.

son mari (Romain, 1931). Une trentaine de femmes en uniforme noyées dans la masse des soldats prirent part au front (FIDAC, 1934). Certaines d'entre elles qui décédèrent au combat nous sont connues : Irène Beutsch, Catherie Chorzebianka, Irène Jankowska, St. Magierowska, Wanda Niedzielska, Emilie Nowicka, Marie Ostrowska, Caroline Planetowna, Hélène Snitowska, Haline Szczygielska (FIDAC, 1934).

En Roumanie, Ecaterina Teudoroïu est enrôlée comme éclaireuse dans l'infanterie. Elle suit l'armée qui se replie en Moldavie. À Lassy, sa hiérarchie souhaite l'attacher au service de la Croix-Rouge. Elle supplie la Reine, qui au regard de ses états de service, intervient pour qu'elle soit promue sous-lieutenant et qu'elle puisse rester dans les armes. Ecaterina Teudoroïu fut tuée lors d'un combat le 20 août 1917 (Romain, 1931 ; FIDAC, 1934). En Russie, nous connaissons l'histoire de Maria Botchkareva par son autobiographie. Alors qu'elle voulait s'engager dans l'armée en tant que soldat, le fait d'être une femme ne lui permettait que l'accès à un poste d'infirmière à la Croix-Rouge ou à quelques autres œuvres auxiliaires. Ayant ressenti l'appel de la patrie, elle montra toute sa détermination pour s'engager dans l'armée en tant que soldat en se présentant au commandant du 25^e bataillon de réserve à Tomsk. Le commandant envoya un télégramme en relayant cette demande au Tsar qui accepta cet engagement. Elle prit le nom de guerre de Yashka et servit dans l'infanterie. Elle raconte que son courage lors des hostilités, son entrain et enfin le dévouement manifesté pour les blessés la rendirent populaire. Par ses actions elle fut nommée sergent puis lieutenant (Botschkareva, 1934).

Nous avons décrit des destins individuels de femmes, il y eut aussi des groupes de femmes guerrières. Revenons à Yashka. Après la chute du tsarisme elle proposa à Kerenski, chef du gouvernement provisoire, de lever un bataillon de femmes dans le dessein de l'associer aux dangers mais aussi d'en constituer une unité modèle pour les hommes. L'idée plut à Kerenski qui demanda que cette organisation ait une parfaite tenue morale. Lorsque l'appel fut lancé de la formation du 1^{er} Bataillon de femmes, 2 000 femmes se présentèrent pour être examinées et enrôlées. Seules 300 furent sélectionnées. Il prit le nom du « *Bataillon de la mort* » sous lequel il devint célèbre et eut pour devise : « *vaincre ou mourir* ». Elles montrèrent un grand courage notamment en juillet 1917 entre Smorgone et Kievo (Botschkareva, 1934).

En Pologne, pendant la bataille de Lwow, 70 femmes tiennent un mois la forteresse. Leur vaillance, l'importance de leur rôle furent reconnus par les autorités militaires qui autorisèrent la création d'une formation : la Légion féminine de volontaires. Leur nombre augmente si rapidement qu'après un 1^{er} bataillon, un 2^e suit (FIDAC, 1934). Vanda Georcri avait dès le début de la Guerre mondiale servi dans un régiment d'artillerie sur le front de Galicie. Elle prit les commandes de ce 2^e bataillon de 250 polonaises qui défendirent les abords de la Wilna jusqu'à la mort (Romain, 1931). Lors de la guerre polono-bolchévique, le champ d'activité de la Légion féminine de volontaires s'étend en 1920, l'effectif atteint alors les 3 000. Pendant la bataille de Varsovie, est composé un bataillon de 400 baïonnettes qui est envoyé dans les tranchées y reste quelques jours en réserve et patrouille dans les environs. La légion ne sera dissoute qu'au moment où la paix est conclue (FIDAC, 1934). Citons quelques noms de ces légionnaires qui périrent au combat : Josefa Balcerowna, Sophie Cholewko, Haline Grabska, Madeleine Szucko (FIDAC, 1934).

Ces données historiques nous permettent de voir qu'en Pologne, ces femmes militaires se découvrent en nombre. Elles pouvaient porter le costume militaire sans pour autant dissimuler leur identité. Il n'en fut pas de même pour toutes.

« La » légionnaire polonaise dans la Première Guerre mondiale

Le 30 mars 1921, Helene prononce une conférence à la Société psychanalytique de Vienne « *Sur le mensonge pathologique (Pseudologia phantastica)* », un thème profondément original pour un psychanalyste. Elle avait choisi d'aborder une pathologie psychiatrique qu'avait étudiée Kraepelin. Il rangeait la catégorie du « menteur morbide et de l'escroc » dans la rubrique générale des « Personnalités psychopathes » (Roazen, 1985).

Plusieurs disciples de Freud comme Max Eitingon, Karl Abraham, Sandor Ferenczi furent médecins de guerre et soignèrent des hommes. Leur travail impressionna, sinon le corps médical, du moins les médecins militaires de haut grade (Jones, 1955). Helene Deutsch a en charge pendant la guerre, le service des femmes et des enfants (Tréhel, 2007a). Nous avons vu plus haut que dans l'histoire il y eut des cas isolés de femme guerrière. Dans ses écrits on trouve la présence de la légionnaire. Elle est citée directement pour la première fois dans cette conférence « *Sur le*

mensonge pathologique (Pseudologia phantastica) ». Cela n'exclut pas qu'elle soit présente ailleurs.

En poursuivant son développement sur la pseudologie, c'est-à-dire au mensonge lié au fantasme, Helene Deutsch attire l'attention sur un point. Il est admis généralement que les inventeurs de mensonges font des récits pour susciter l'admiration, l'envie chez l'auditeur. Elle contredit cette assertion. Son observation lui a appris au contraire que « *les auteurs d'une pseudologie ne font qu'obéir à une pression interne [...] à une nécessité interne [...]* ». Les réactions de l'entourage « *leur sont un bénéfice bienvenu, mais secondaire.* » (Deutsch, 1921, p. 64). Pour mettre cette idée en valeur elle fait le parallèle entre le menteur et l'écrivain véritable qui est indifférent à l'accueil fait à son œuvre à la différence de l'écrivain médiocre, qui s'adapte au goût du public.

Elle s'appuie sur un exemple clinique, un « *cas particulièrement frappant* » : « *la* » légionnaire polonaise racontait des actes héroïques mensongers qui faisaient palpiter « *le cœur de tous les patriotes* » (Deutsch, 1921, p. 64). Or, c'est là qu'apparaît bien cette nécessité interne car une fois ces mensonges découverts, elle n'y renonça pas. Ces mensonges portaient tous sur le même sujet, la mise en avant de sa vaillance. Cette femme aurait, selon Helene Deutsch, suscité plus d'admiration en dévoilant les talents réels qu'elle possédait pour la couture et pour l'art qui lui furent découverts par hasard. Mais elle ne leur accordait aucune valeur. Son temps était consacré à ses mensonges qui ne lui valaient que des moqueries. Helene Deutsch précise qu'elle a pu l'observer mais non l'analyser, elle connaît néanmoins des éléments de son vécu lui permettant d'expliquer l'origine de ses troubles. Elle les expose à la suite. La légionnaire fut élevée au milieu de frères et de cousins où elle était la seule fille. Son entourage lui donna l'occasion de ressentir son infériorité de créature féminine. Quant à sa tendance au mensonge, elle apparut pour la première fois quand ses camarades furent appelés sous les drapeaux (Deutsch, 1921). Helene Deutsch ne se réfère pas aux membres de la Légion féminine de volontaires qui, elles, en revêtant le costume, avaient toutes leur légimité.

Retour sur « un » légionnaire polonais

Le cas de la légionnaire va réapparaître dans la synthèse d'Helene Deutsch sur « *La psychologie des femmes* », travail qui est publié pendant la Seconde Guerre mondiale.

Dans un chapitre sur l'homosexualité, Helene Deutsch s'attache à démontrer que l'homosexualité n'est pas d'origine biologique mais purement psychologique. Elle s'appuie sur deux exemples. Le premier, examiné par Helene, est celui d'une femme de 30 ans, non mariée, qui portait des vêtements masculins, occupait des professions d'homme et avouait ouvertement son homosexualité. La tonalité particulière de sa voix, cette voix virile, avait entraîné, dès sa jeunesse, la croyance qu'elle était née homme et que personne ne pourrait l'aimer. Fillette, elle avait été tournée en ridicule. Découragée, elle s'était éloignée de tout ce qui était féminin. Méprisant sa féminité, elle avait décidé d'être homme. Son homosexualité provenait du besoin d'aimer et en même temps d'éviter d'être considérée comme inférieure en étant femme.

Le second exemple est celui « *d'un* » légionnaire polonais de la Première Guerre mondiale qui à cause d'une blessure fut reconnu être une jeune fille. Il fut confié à Helene Deutsch pour examen psychiatrique. La jeune fille avait 18 ans, elle possédait des caractères sexuels secondaires nettement masculins (moustache, absence de poitrine, etc.). Se sentant inférieure en tant que femme, elle exagérait sa virilité et entretenait des rêves d'actions héroïques qui la rendraient célèbre et compenseraient son manque de charme féminin. Elle s'était fait engager comme infirmière. Puis au moyen d'un stratagème, elle avait réussi à changer de « *sexe apparent* » et devenir soldat. Or il se trouva que sa virilité satisfaite, sa féminité reprit ses droits. Ainsi elle tomba amoureuse d'un autre soldat. Reconnu alors comme un légionnaire, ses camarades la considéraient comme un homosexuel à cause de ses sentiments érotiques. Ce n'est qu'après que survint la blessure. L'examen d'Helene Deutsch dura un certain temps puisqu'elle peut préciser que la relation hétérosexuelle se termina de façon heureuse (Deutsch, 1944). Le premier cas et plus encore le second montrent bien que l'homosexualité est une manifestation psychologique.

Helene Deutsch en 1944 ne fait pas référence à son texte de 1921 dans lequel elle parlait d'une légionnaire. S'agit-il dans ce second texte de la même personne ? Cela ne fait pas de doute, les informations se complètent. Comment comprendre qu'elle ne fasse pas mention de son précédent travail sinon qu'elle reprend ce cas dans une démonstration différente, sans aucun lien avec le précédent. Les détails ajoutés sur le vécu affectif de la légionnaire – quelque peu complexe compte tenu de la dissimulation de

l'identité de la légionnaire sous des appareils masculins – contient une part de ressemblance avec les deux romans cités ci-dessus. Les exploits d'héroïnes guerrières constituèrent un motif littéraire (Steinberg, 2001). Peut-être qu'Helene Deutsch eut connaissance de ce courant pour s'autoriser ainsi à faire cet ajout. En tout cas, cité par deux fois à plus de vingt ans d'intervalle, cette patiente polonaise marqua la mémoire d'Helene Deutsch de son empreinte.

« *La psychologie des femmes* » d'Helene Deutsch est une source d'inspiration importante pour Simone de Beauvoir qui dans le « *Le deuxième sexe* » s'y réfère à de nombreux passages. Les travaux de ces deux femmes sont contemporains. Dans un chapitre sur l'homosexualité, Simone de Beauvoir réaffirme le fait qu'aucun « *destin anatomique* » ne détermine la sexualité. Des données physiologiques peuvent créer des situations singulières. Simone de Beauvoir cite le cas du légionnaire polonais blessé pendant la guerre 1914-1918 qui était en fait une jeune fille aux « *caractères viriloïdes accusés* ». Elle avait suivi l'armée comme infirmière puis avait réussi à revêtir l'habit d'un homme et se dissimuler. Son identité n'ayant pas été encore dévoilée, elle s'était amourachée d'un soldat, ce qui la fit considérer comme un homosexuel. Simone de Beauvoir en conclut que les conduites viriles d'une femme ne sont pas en contradiction avec la féminité (De Beauvoir, 1949).

En s'appuyant sur son expérience de médecin dans la guerre, Helene Deutsch décrit une femme guerrière, ouvrant alors une nouvelle voie. Il n'y a pas eu, lors de la Première Guerre mondiale, d'étude psychanalytique portant sur les névroses traumatiques de ces femmes soldats (Tréhel, 2007a). Ces femmes en armes connurent des blessures psychiques que l'on trouve par exemple chez des femmes du bataillon de Yashka. Alors qu'elle est à Moscou Yashka apprend que certaines de ces femmes, qui étaient considérées comme le moins gravement atteintes, avaient été renvoyées chez elle. Pour la trentaine d'autres – soit donc dix pour cent de l'effectif total du bataillon de la mort -, plusieurs étaient à moitié folles ou souffraient de troubles nerveux. Elles n'étaient pas assurées d'avoir une structure qui les prenne en charge (Botchkareva, 1934). La spécificité des chocs de guerre chez les femmes fait question.

Conclusion

Helene naît à Przemysl, ville polonaise où elle vit ses premières années. Après avoir été impliqué dans le socialisme au côté de Lieberman, elle entame des études médicales et devient l'une des premières femmes médecins.

Au cours du temps, les femmes prirent les armes par choix ou par obligation. Nous en trouvons trace lors de périodes révolutionnaires ou en temps de guerre. Par exemple, en 1812, les paysannes russes portent l'habit des hommes et firent une forme de guérilla. Quand ces femmes sont isolées, elles doivent dissimuler leur sexe et revêtir un costume militaire pour combattre. Elles trouvent une place au sein de groupes d'hommes avec parfois complaisance ou connivence.

Lors de la Première Guerre mondiale, Helene Deutsch vient d'obtenir son titre, elle est une des premières femmes médecins quand elle accède à un poste de médecin de guerre à la clinique de Wagner von Jauregg. En Autriche, on leur confie des fonctions importantes. Helene Deutsch travaille aux côtés de Pötzl. Elle assiste à la pratique des soins réalisés auprès des soldats. À ce poste, elle rencontre une légionnaire d'origine polonaise, patiente qui dut la surprendre tout comme sa présence dans l'œuvre d'Helene Deutsch surprend le lecteur. En réalisant des recherches historiques, on découvre que les pratiques militaires différaient suivant les pays, les femmes bataillèrent isolément en Serbie et en Pologne. Quelques centaines sont organisées en bataillon en Pologne et Russie. Il est même possible d'en identifier certaines dont la vaillance a rendu le nom célèbre et a été consignée dans des écrits. Helene Deutsch, au cours des deux guerres, a des postes clés lui permettant de voir la conséquence de la guerre sur les femmes. À la clinique de Wagner von Jauregg, elle rencontre ses premières patientes dont fait partie la légionnaire. Helene Deutsch en fait mention dans deux passages de son œuvre, l'un sur le mensonge pathologique en 1921, l'autre sur l'homosexualité en 1944. Elle utilise ce cas clinique dans deux démonstrations différentes. Dans ce second texte, elle complète l'histoire de sa patiente. La légionnaire polonaise occupe une certaine place pour la psychiatre. Il serait à chercher s'il existe, chez des psychanalystes ou des médecins proches de ce courant, des exemples similaires de femmes combattantes. ■

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

1. Barrois C. (1988). *Les névroses traumatiques. Le psychothérapeute face aux détresses des chocs psychiques*. Paris : Dunod.
2. Bertin C. (1989). *La femme à Vienne aux temps de Freud*. Paris : Stock/Laurence Pernoud.
3. Botschkareva M. (1934). *Yashka. Ma vie de soldat. Souvenirs de la guerre, de la révolution, de la terreur en Russie (1914-1918)*. Paris : Plon (traduction française Prévost M.).
4. Davies N. (1984). *Histoire de la Pologne*. Paris : Fayard, 1986 (traduction française Meunier D.).
5. De Beauvoir S. (1949). *Le deuxième sexe. II. L'expérience vécue*. Paris : Gallimard, 2003.
6. Deutsch H. (1921), Sur le mensonge pathologique (Pseudologia phantastica), In Deutsch S. (2000). *Les introuvables. Cas cliniques et autoanalyse (1918-1930)* (pp. 53-68). Paris : Seuil (traduction française Christien C., avec la collaboration, Zilberfarb S.).
7. Deutsch H. (1928). Georges Sand, un destin de femme, In Deutsch H. (2000). *Cas cliniques et autoanalyse (1918-1930)* (pp. 114-142). Paris : Seuil (traduction française Christien C., avec la collaboration de Zilberfarb S.).
8. Deutsch H. (1930). L'hystérie, In Deutsch H. (2000). *Les introuvables. Cas cliniques et autoanalyse (1918-1930)* (pp. 169-230). Paris : Seuil (traduction française Christien C., avec la collaboration de Zilberfarb S.).
9. Deutsch H. (1942). Observations analytiques en chirurgie, In Deutsch H. (2007). *les « comme si » et autres textes (1933-1970)* (pp. 175-199). Paris : Seuil (traduction française Orsot C., et Hamon M.-C.).
10. Deutsch H. (1944). *La psychologie des femmes. Étude psychanalytique, I. Enfance et adolescence*. Paris : PUF, 1987 (traduit de l'anglais par Benoit H.).
11. Deutsch H. (1945). *La psychologie des femmes. Étude psychanalytique, II. Maternité*, Paris : PUF, 2002 (traduit de l'anglais par Benoit H.).
12. Deutsch H. (1970). La sublimation de l'agressivité chez les femmes, In Deutsch H. (2007). *Les « comme si » et autres textes (1933-1970)* (pp. 353-359). Paris : Seuil (traduction française Orsot C., Hamon M.-C.).
13. Deutsch H. (1973). *Autobiographie*. Paris : Mercure de France, 1986 (traduction française Davenet-Rousseau C.).
14. De Villiers M. (1910). *Histoire des clubs de femmes et des légions d'amazones*, Paris : Plon.
15. Eissler K.R. (1979). *Freud sur le front des névroses de guerre*. Paris : PUF, 1992 (traduction française Drouin M., en collaboration avec Porge A., Porge E., Vindras A.-M.).
16. Eissler K.R. (1983). *Le suicide de Victor Tausk. Avec les commentaires du professeur Marius Tausk*. Paris : PUF, 1988 (traduction Chéné-Verrecchia M.).
17. Farge A. (1996). *Les fatigues de la guerre*. Paris : Gallimard.
18. Fédération Interalliée Des Anciens Combattants (FIDAC) auxiliaire féminine (1934). *Femina Patriae Defensor. La femme au Service de la Patrie*. Paris, Limoges, Nancy : Charles Lavauzelles et Cie.
19. Figueur T (1842). *Un Ancien du 15^e dragons. Thérèse Figueur, dite Sans-Gêne (1774-1861)*. Bordeaux : Éditions Delmas, 1936 (Souvenirs recueillis en 1842 par Saint-Germain-Leduc et transcrits par Magnen R. et Berbinau A.).
20. Freud S. (1920 [1955c]). Rapport d'expertise sur le traitement électrique des névrosés de guerre, In Freud S. (1996). *Œuvres Complètes, Psychanalyse, volume XV : 1916-1920* (pp. 225-231). Paris : PUF, 1996 (traduction française Bourguignon A., von Petersdorff C.).
21. Godineau D. (2004). De la guerrière à la citoyenne. Porter les armes pendant l'Ancien Régime et la Révolution française, *CLIO, Histoire, Femmes et Sociétés*, n° 20, pp. 43-69.
22. Jones E. (1955). *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud. Tome 2. Les années de maturité (1901-1919)*. Paris : PUF, 1961 (traduction française par Berman A.).
23. Knibiehler Y. (2004). Les anges blancs : naissance difficile d'une profession féminine, sous la direction de Morin-Rotureau E., *1914-1918 : combats de femmes. Les femmes, pilier de l'effort de guerre* (pp. 47-63). Paris : Éditions Autrement.
24. Lipinska M. (1900). *Histoire des femmes médecins depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours*. Paris : Librairie G. Jacques et Cie.
25. Lipinska M. (1930). *Les femmes et le progrès des sciences médicales*. Paris : Masson et Cie, éditeurs.
26. Les premiers psychanalystes. *Minutes (IV) de la Société psychanalytique de Vienne, du 3 janvier 1912 au 20 mars 1938*. Paris : Gallimard, 1983 (traduction française Bakman N.).
27. Marand-Fouquet C. (1989). *La femme au temps de La Révolution*. Paris : Stock/Laurence Pernoud.
28. Martin J.C. (2006). Travestissements, impostures et la communauté historique. À propos des femmes soldats de la Révolution et de l'Empire. *Politix*, 2, n° 74, pp. 31-48.
29. M.M. (1703). *Histoire de la dragone contenant les actions militaires et les aventures de Geneviève Premoy sous le nom du Chevalier Balthazar*. Paris : La Renaissance du Livre, 1923.
30. Roazen P. (1985) *Helene Deutsch, une vie de psychanalyste*. Paris : PUF, 1992 (traduction française par Dauzat P.-E.).
31. Romain C. (1931). *Les guerrières*. Paris : Éditions Berger-Levrault.
32. Sartre J.-P. (1964). *Les mots*, Paris : Gallimard, 2010.
33. Schilder P. (1935). *L'image du corps. Étude des forces constructives de la psyché*. Paris : Gallimard, 1968 (traduction française Gantheret F., Truffert P.).
34. Steinberg S. (1999). Un brave cavalier dans la guerre de sept ans. Marguerite dite Jean Goubler, *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, n° 10, pp. 145-154.

35. Steinberg S. (2001). *La confusion des sexes. Le travestissement de la Renaissance à la Révolution*. Paris : Fayard.
36. Thébaud F. (1986). *La femme au temps de la guerre de 14*, Paris : Éditions de la Seine, 1994.
37. Thébaud F. (1992). La grande guerre. Le triomphe de la division sexuelle, sous la direction de Thébaud, F. *Histoire des femmes en occident. V. Le XX^e siècle* (pp. 85-144). Paris : Perrin, 2002.
38. Tréhel G. (2006a). Victor Tausk (1879-1919) et la médecine militaire, *L'Information Psychiatrique*, vol. 82, n° 3, mars, pp. 239-247.
39. Tréhel G. (2007a). Helene Deutsch (1884-1982) : théorisations sur les troubles psychiatriques des femmes pendant la Première Guerre mondiale, *L'Information Psychiatrique*, vol. 83, n° 4, avril, pp. 319-326.
40. Tréhel G. (2010a). Helene Deutsch, Rosa Luxemburg, Angelica Balabanoff, *L'Information Psychiatrique*, vol. 86, n° 4, avril, pp. 339-346.
41. Tréhel G. (2011). Victor Tausk (1879-1919) : une théorisation sur les psychoses de guerre, *Perspectives Psy*, vol. 50, n° 2, avril-juin, pp. 162-175.
42. Zancarini-Fournel M. Travailler pour la Patrie ? Dans l'ouvrage dirigé par Morin-Rotureau E. (2004). *1914-1918 : combats de femmes. Les femmes, pilier de l'effort de guerre* (pp. 32-46). Paris : Éditions Autrement.

Communiqué

Psy & Crimino - Crimino & Psy

Troubles de la Personnalité

Ni Psychotique, ni névrotique, ni pervers, ni normal...

Qui est-il ?

4 et 5 juillet 2013

Espace Reuilly

21 rue Hénard - 75012 Paris, France

Judi 4 juillet

Profils de personnalité

DSM-5 et troubles de la personnalité

Pr Julien Daniel GUELFY

État limite ou Borderline

Pr Bernard GRANGER

Personnalité anti-sociale

Pr Michel BENEZECH

Perversion/perversité : une recomposition à partir de la clinique médicolégale

Dr Daniel ZAGURY

Parano ou (et) Mégalo : deux problématiques de l'égo

Dr Roland COUTANCEAU

Table ronde/psychopathologie

Jean MOTTE dit FALISSE - Samuel LEMITRE - Jean-Luc VIAUX

Table ronde/Évaluation (psychiatrique, psychologique, criminologique)

Dr Arnaud MARTORELL - Alain PEN IN - Geneviève CEDILE - Joanna GOURLAN

Vendredi 5 juillet

Repères législatifs

Myriam QUEMENER - Carol JONAS

Table ronde/Synergie des approches (individuelle, groupe, accompagnement systémique)

Pr Jean Louis SENON, Olivier VANDERSTUKKEN, Joanna SMITH, Sylvain CROCHET, Firouzeh MEHRAN,

Emmanuel BRILLET

Aspects institutionnels et Consultations spécialisées

Table ronde/Suivi classique - suivi spécialisé - SMPR et UMD

Dr Roland COUTANCEAU, Dr Magali BODON-BRUZEL, Dr Jean Luc SENNINGER

Table ronde/Consultation pour adolescents - Centre National d'Évaluation (CNE) - Une prison spécialisée au Canada

Samuel LEMITRE, Mme B. PIANA, André McKibben

Avec notamment : Michel Bénézech, Jean Marc Benkemoun, Isabelle Bensilum, Magali Bodon-

Bruzel, Jean Pierre Bonjour, Geneviève Cédile, Roland Coutanceau, Sylvain Crochet, Jean Motte

dit Falisse, Bernard Granger, Yves Hiram Haesevoets, Samuel Lemitre, Arnaud Martorell, André

McKibben, Myriam Quémener, Jean-Luc Senninger, Jean-Louis Senon, Joanna Smith, Olivier Vanderstukken,

Jean-Luc Viaux, Bernard Vilamot, Daniel Zagury....

Post-congrès, samedi 6 et dimanche 7 (au matin) juillet 2013

Évaluation et suivi dans une prison spécialisée canadienne»

Renseignements

AFTVS, 3 bis rue de l'Aigle, 92250 La Garenne Colombes, France

Tél : 01 56 47 03 49

Email : contact@psylegale.com

Site : www.psylegale.com